

Christian Cadoppi

Regards sur Luis Mariano

100^e anniversaire de la naissance de Luis Mariano



Je dédie ce livre à mes parents partis trop tôt pour le lire, et à la mémoire de Luis Mariano, pour le 100e anniversaire de sa naissance.

*« Il faut compenser l'absence par le souvenir.
La mémoire est le miroir où nous regardons les absents ».*

Joseph Joubert

Avant-propos

Connaissez-vous cette histoire : il a commencé comme simple choriste, provenant d'une chorale composée de Basques espagnols exilés de leur patrie en pleine tourmente d'une guerre civile, puis il a fait fortune en devenant le prince de l'Opérette, l'icône de la chanson, la « star » incontestée du show-biz. Légende ou réalité ? Qu'importe, vous connaissez la réponse, car le simple choriste qu'il fut a entretenu les rêves de millions de personnes de son vivant et de milliers de nostalgiques après sa mort.

Ce choriste, bien évidemment, c'est l'inégalable Luis Mariano, le ténor à la voix de Soleil. Oui, j'ai bien écrit « inégalable » et c'est sûrement un des adjectifs qui, judicieusement, s'accorde le mieux pour présenter ce chanteur hors du commun. De la chanson française, il a été l'une des gloires. Un géant de la scène.

Rien ne destinait Luis Mariano à la carrière de chanteur. Ce dont il avait rêvé plus jeune, c'est d'être un artiste, une vedette de cinéma ou bien architecte-décorateur. Mais le chant ne quitta pas le très jeune choriste qu'il était. Il avait ça dans la peau et le destin en avait décidé autrement, car un jour de 1943, il monta à la conquête de Paris, ayant, pour tout bagage, sa voix de Soleil et son courage. Un destin qui le projeta sur la scène du *Palais de Chaillot*, tremblant d'émotion et timide, donnant la réplique à des artistes lyriques expérimentés. Et puis, le Music-Hall, le cinéma et l'Opérette s'emparèrent de lui, pour ne plus le lâcher. Son ambition n'avait pas de limites et il le prouva, car c'est par son courage et la force de sa volonté qu'il franchit tous les obstacles qui vont le mener aux faits de la gloire.

Quelle prodigieuse carrière ! Une carrière marquée de noms qui sont pour nous tous autant de souvenirs, comme, entre autres : *La Belle de Cadix*, *Le Chanteur de Mexico*, *Le Prince de Madrid* et d'innombrables chansons de variétés qui nous révèlent une autre facette de Mariano.

Luis Mariano, était un artiste parmi les plus fascinants qui soient et c'est un pur moment de bonheur que de l'écouter encore aujourd'hui. Il reste avant tout une voix admirable, veloutée et puissante à la fois ; une voix éclatante et magique ; une voix aux aigus impressionnants, qui fut suffisamment ample et souple pour convenir aussi bien à l'Opéra, à l'Opérette qu'à la chanson de variété. Une voix de Soleil qui rayonnait dans tous les genres musicaux. Doué d'un très grand sens artistique, c'est autant de créations qui ont porté l'empreinte d'un remarquable talent qu'il sut élever au niveau de l'Art. Son public, ses partenaires, ses amis, tout le monde appréciaient son grand professionnalisme, sa modestie, sa gaîté et son extrême gentillesse. Un artiste remarquable au registre exceptionnel, un travailleur acharné doté d'un dynamisme extraordinaire et affichant toujours le sourire. Dès qu'il paraissait sur une scène, sur un plateau de télévision ou un studio d'enregistrement, le Soleil rentrait avec lui. Voilà, qui était Luis Mariano.

Il a connu ce phénomène d'extraordinaire popularité qu'en définitive très peu d'artistes ont connu à ce degré. Il fut, c'est indéniable, un personnage très emblématique et considéré – déjà de son vivant – comme une véritable légende. En effet, Luis Mariano commença même à l'inverse des autres, c'est-à-dire par le mythe de son vivant avant d'entrer dans l'histoire une fois mort.

Les salles de spectacles étaient pleines, le succès assuré et les recettes aussi. Un phénomène qui ne s'explique pas, sinon par un talent exceptionnel et un charisme incomparable. Sa carrière est prodigieuse et il restera un artiste parmi les plus fascinants qui soient. Et je souhaiterais ici reprendre une merveilleuse citation de Napoléon qui, à mon avis, illustre parfaitement Luis Mariano, l'artiste et l'homme :

« Les hommes de génie sont des météores destinés à brûler pour éclairer leur siècle. »

Mariano, c'est incontestable, compte parmi ces hommes, mais cette phrase lui sied à plus d'un titre, car elle met aussi en lumière sa brève et

ardente carrière. En effet, un certain 14 juillet 1970 à 23 h 50, un événement céleste impitoyable arriva en cette nuit de liesse populaire : la mort d'une étoile. L'astre s'éclipsa, cessa de briller et fit place à quelques feux d'artifice, comme l'auraient fait les fusées d'un « *toro de fuego* », pour illuminer le ciel de cette sombre soirée. Mais pour nous, ce Soleil brille toujours, il brille comme la lumière de ces étoiles éteintes qui scintillent encore et pour très longtemps au firmament étincelant de la gloire et de la beauté.

Luis Mariano, le chanteur de charme le plus adulé de l'après-guerre, a traversé un quart de siècle de chansons, en restant fidèle à son image, celle d'un grand chanteur populaire. La chanson française lui doit beaucoup et peut – encore aujourd'hui – porter son deuil avec fierté et reconnaissance. Mais ce prince de la chanson restera vivant parmi nous, car le miracle de l'image et du son, longtemps encore, nous restituera le visage et la voix si familière du Mariano d'hier et du Mariano de toujours.

Comment ai-je découvert Luis Mariano ?

Comme le racontait l'animateur Jacques Martin, qui vouait un véritable culte pour le chanteur : « *Luis Mariano, c'était mon Dieu que je voyais arriver !* » Il en fut presque de même pour moi à la seule différence que je ne l'ai, hélas, jamais rencontré et qu'il serait plus approprié que je dise :

« *Luis Mariano, c'était mon Dieu que j'écoutais !* »

Mon intérêt pour Luis Mariano ne date pas d'hier. En effet, j'ai découvert cette magnifique voix au mois de juillet 1970, au lendemain de la mort du ténor, tout simplement en allumant le transistor de mes parents. Je garde encore en mémoire cette radio qui rendait hommage à Mariano. J'avais 14 ans et j'avais été absolument subjugué par cette voix aux contre-ut aigus presque irréels. Je me souviens, toujours à la radio, de la retransmission en direct de son enterrement le samedi 18 juillet. C'est à cette époque que j'ai commencé à m'intéresser à ce chanteur. Petit à petit, je me suis constitué une collection de disques, puis tout ce qui le concernait, photos et articles de presse qui, soigneusement découpés, se retrouvaient – tout aussi soigneusement – collés sur de simples cahiers. Et lorsqu'on devient passionné, on recherche toujours ensuite la chanson rare, celle que l'on ne possède pas encore.

Ce qui est amusant, c'est qu'à l'époque mon Père était plutôt un incondtionnel de Tino Rossi et le fait de passer en boucle les disques de Mariano, je lui donnais l'occasion de redécouvrir, avec, je crois, beaucoup de bonheur, le talent et les chansons du ténor. De ce fait, Tino fut provisoirement mis de côté et ce fut la voix de Luis qui, pour ainsi dire, inondait chaque jour la maison familiale. Je me remémore encore ces longues soirées que mon Père consacrait à enregistrer les chansons de Mariano sur les bandes magnétiques de son vieux magnétophone. Je me souviens également lorsque la télévision rediffusait ses anciens films. Dans les années 70, on avait le droit à au moins un film par an, la plupart du temps le dimanche après-midi, au mois de juillet, pour l'anniversaire de sa mort. À cette époque-là, les magnétoscopes n'existaient pas encore et, par voie de conséquence, j'enregistrais simplement le son du film. Pour ce faire, j'empruntais le fameux magnéto de mon père et je m'improvisais « preneur de son » à l'aide du micro qui, préalablement fixé sur son pied, était placé tout bonnement devant le haut-parleur du téléviseur. Je trouvais que la bande-son des films redonnait encore davantage de brillance à cette voix hors du commun. Le « montage », si je puis dire, se faisait en direct, car, bien évidemment, j'enregistrais uniquement les séquences chantées.

Beaucoup plus tard, avec l'arrivée d'Internet et des forums de discussion, j'ai fait la connaissance d'un milieu que je découvrais, alors que jusque-là, et depuis de nombreuses années, je vivais « ma passion Mariano » d'une manière plutôt privée. Mais ces lieux d'échanges entre internautes ont un intérêt, car lorsqu'on est animé par une passion, il est agréable de pouvoir la partager avec d'autres. Cela enrichit mutuellement nos connaissances.

C'est le destin prodigieux de cet homme, sorti de l'anonymat par la seule force de sa volonté, de son ambition et de son talent qui provoque, encore aujourd'hui, mon admiration.

Il y a quelques années, j'ai eu également la chance de rencontrer Patchi Lacan, figure incontournable de l'univers du ténor. Celui qui fut l'ami et l'homme de confiance de Mariano. Il fut l'homme à tout faire, car il était non seulement son chauffeur, mais aussi son intendant et son garde du corps. Exécuteur testamentaire de Luis Mariano, il est également l'héritier

de tous ses souvenirs. Je remercie Patchi et son épouse, Françoise, d'avoir réalisé un de mes rêves, celui de m'accueillir dans la propriété « *Mariano Ko Etchéa* », la demeure de mon idole et d'avoir si gentiment partagé avec moi leurs souvenirs dans ce cadre exceptionnel de quiétude, de beauté et de sérénité où semblait planer encore l'ombre du chanteur. Le joli village d'Arcangues, lui, paraît surgir d'un décor d'Opérette. Curieusement, on arrive à s'imprégner de l'atmosphère des lieux et une certaine émotion se dégage de ce village. Dans *le plus joli pays du monde*, comme le chantait si justement Luis Mariano dans l'une de ses chansons. Ce fut en tout cas pour moi un pur moment de bonheur. Et je tiens également à saluer Patchi pour son dévouement et sa farouche détermination à perpétuer le souvenir de l'artiste.

Ce présent recueil sur Luis Mariano à la modeste ambition de ne ressembler à aucune autre de ses diverses évocations rétrospectives. Comme dans toute étude, tout a été, dans sa rédaction, une question de choix ; de ce qui me paraissait être le moins commun tant sur le plan de la présentation que sur celui des matières abordées. L'originalité sera donc la note dominante, avec des sujets, pour certains, un peu moins connus, inhabituels ou redécouverts, voire même peut-être inattendus. D'autres sont plus complets, mieux informés ou plus objectifs, mais sans aucune prétention à l'exhaustivité. Le but étant de rassembler le plus grand nombre de choses et de détails dans l'essentiel, ce qui en fait sa paradoxale vertu, tout en restant le plus cohérent possible dans son principe et surtout sans tomber dans une longue et traditionnelle biographie.

Sans pour autant vouloir grossir les événements, la loupe est néanmoins l'instrument qui permet souvent d'examiner et analyser les choses avec le plus d'acuité. D'ailleurs, Luis Mariano disait lui-même : « *Une vedette, c'est un peu comme l'insecte, entre deux plaques de verre, que l'entomologiste examine à la loupe* ».

J'ai pris ma loupe, voici « *Regards sur Luis Mariano* ».

Christian CADOPPI

Chapitre premier

∞ La jeunesse ∞

« J'ai été élevé plus que modestement, sans dire pour cela que nous étions dans la misère, disons que nous étions pauvres, et pour des Espagnols cela prend une tragique réalité. J'ai été éduqué sévèrement, mais je ne le regrette pas. Je suis toujours reconnaissant à mes parents de m'avoir donné une stricte éducation. C'est grâce à eux que je suis devenu Luis Mariano, et plus particulièrement c'est à ma mère que je le dois. »

Luis Mariano

Mariano Eusebio González y Garcia naît dans la nuit du 12 au 13 août 1914 (un jeudi, à 1 h 30) à Irún, petite ville du Pays Basque espagnol, situé à proximité de la frontière. Il vient au monde au domicile familial de ses grands-parents maternels, au n° 3, *Calle de la Aduana* (rue de la douane). Sa mère, Gregoria González – née Garcia Molpereces – sans profession, est une femme autoritaire au tempérament de feu, à l'image du climat espagnol. Le père, Mariano González est un humble garagiste. Il est à l'inverse, un personnage plutôt calme et effacé. C'est à cette adresse que naquit également la maman de Mariano, Gregoria, en 1888. Et c'est la mère de cette dernière, Eufemia Garcia, qui, sage-femme de profession, met au monde son propre petit fils, Mariano en 1914 ainsi que sa petite fille, Maria-Luisa, en 1916.

Né espagnol, le futur « Luis Mariano » aurait dû naître français. En effet, c'est dans le courant de l'année 1912 que le jeune couple González décida de s'installer à Bordeaux. L'année suivante, Gregoria tombe enceinte et,

souhaitant absolument mettre au monde son enfant en Espagne, retourne accoucher in extremis à Irún. Mariano – c’est son prénom usuel – est baptisé le dimanche 6 septembre 1914 dans la paroisse *Santa Maria del Juncal* de la petite ville d’Irún. La petite famille González vit dans un modeste appartement situé au n°18, *Calle del Ferrocarril* (rue de la Gare) à Irún.

Les temps sont difficiles et la guerre qui fait rage en France a, indéniablement, des conséquences économiques en Espagne. Pour améliorer les conditions de vie de la famille, Doña Gregoria n’hésite pas à faire de temps en temps un petit peu de contrebande, comme tout frontalier basque qui se respecte. Comme la marchandise était dissimulée sous les vêtements du jeune Mariano, celui-ci en profitait – au moment de passer la douane – pour faire malicieusement un peu de chantage auprès de sa mère dans le but d’obtenir des confiseries.

Après la naissance de la petite sœur, Maria-Luisa, le 3 octobre 1916, la petite famille décide de retourner à Bordeaux dans une maison louée à un professeur de piano, située au 11, *rue de Bruges*, non loin de chez leurs cousins Cortijo y Garcia. Le petit Mariano fréquente l’école maternelle religieuse du Bouscat, petite commune limitrophe de Bordeaux. En 1921, ils reviennent s’installer définitivement à Irún, au n° 86, *Paseo Colón* (avenue de Colomb), rue principale de la ville.

À Irún, Mariano fait sa première communion cette année-là. Il a sept ans. Il est également enfant de chœur dans l’église de sa ville. Il participe aux processions et il chante dans une petite chorale d’enfants. Très jeune, il attachait déjà beaucoup d’importance aux costumes et autres vêtements. Lors d’une procession religieuse ou d’une fête paroissiale à Irún, il se retrouve tour à tour déguisé en *saint François-Xavier* ou en *saint Ignace de Loyola*.

« À l’école, j’étais ce qu’on appelait un “élève moyen”... un élève surtout doué pour la musique et le dessin »

Luis Mariano

Souvent distrait, Mariano était un enfant très rêveur. Sensible et d’une nature assez calme, il est sage et son obéissance est le reflet d’une éducation rigoureuse. Il va à l’école primaire à Irún, puis il entre au *Colegio San*

Marcial (Collège Saint-Marcial), école tenue par des religieux. Élève moyen, il avait surtout une prédilection pour le dessin et la musique. Très sportif, il fait des randonnées en montagne et s'illustre à l'école dans la course à pied et le saut en hauteur. Plus tard, il se distinguera à la pelote basque qu'il pratiquait à mains nues. Il apprend également à nager tout seul, simplement aidé de gros bidons d'essence vides qui lui servent de flotteurs. Fasciné par la mer, il restait des heures à la contempler. Il fuma sa première cigarette, caché dans une barque, mais il n'en gardera pas un bon souvenir.

Vers l'âge de dix ans, il se découvre une passion pour le monde du spectacle et du cinéma en particulier. Son rêve est de devenir un grand artiste de cinéma. Pensant avoir des aptitudes artistiques pour jouer la comédie, il s'improvise alors un studio de cinéma dans le garage de son père. Le soir, il allait s'entraîner sur son « plateau de tournage » imaginaire. Pour se mettre dans l'ambiance, il allumait les phares de la voiture paternelle et avait la manie de se planter devant l'éblouissante lumière en prenant diverses poses, espérant ainsi s'habituer aux feux des projecteurs. Il les fixait longuement jusqu'à en avoir les larmes aux yeux. Le manège ayant été vite décelé par le papa Gonzalez, tout cela se termina par des yeux bien rouges, une bonne paire de gifles et son acheminement ipso facto en direction de sa chambrette. Ce goût pour le cinéma, il le devait vraisemblablement au souvenir de sa première expérience quelques années plus tôt : Mariano avait cinq ans lorsqu'il fut choisi pour figurer dans un court métrage espagnol. On y voyait le petit Mariano monté à califourchon sur un âne.

Des aptitudes artistiques, en tout cas, il en avait dans l'Art du dessin et se fait remarquer au collège des Pères pour ses dons de dessinateur. Le petit avait en effet un très bon « coup de crayon » et, débordant d'imagination dans ce domaine, il avait pris l'habitude de laisser d'innombrables croquis, des esquisses et autres crayonnés sur ses cahiers, ses livres et partout là où il était possible de dessiner. Ensuite, le jeune Mariano prit des leçons de violon qu'il ne poursuivit pas très longtemps, préférant de loin le piano qui hélas pour lui, était réservé à sa sœur. Finalement, aucun des deux ne devint des virtuoses de l'un de ces instruments.

À quatorze ans, Mariano quitte le collège Saint-Marcial et se fait inscrire, au début de l'automne 1928, à l'École des Beaux-Arts de San-Sébastien, section « *Architecture* ». Il souhaitait à l'époque devenir architecte décorateur, mais la tâche était plus ardue qu'il ne pensait, car il y avait des matières – comme les mathématiques et la résistance des matériaux – qui n'inspiraient guère le jeune élève. En revanche, le dessin, la peinture et la décoration l'intéressaient énormément et, au vu des résultats, ses professeurs lui prédisaient plutôt un avenir comme peintre décorateur. À la même époque, Mariano est engagé dans l'orphéon *Irun'go Atsegiña*. Ce chœur, typiquement basque espagnol, réunissait un groupe de joyeux lurons pour des soirées très souvent festives. Repas et chants étaient de coutume, mais leur mission première avait un but charitable à travers divers concerts dont le produit était systématiquement reversé aux plus démunis.

En 1932, Mariano à dix-huit ans. Toujours présent au sein du chœur *Irun'go Atsegiña*, il participe à un grand concours de chœurs basques et le remporte. Parallèlement à ses différentes activités, il joue également en amateur avec sa sœur Maria-Luisa dans des spectacles de bienfaisances à Irún. La même année, il trouve un emploi dans un petit magasin de photogravure à Saint-Sébastien et intègre le plus grand et le plus célèbre chœur du Pays Basque, *l'Orfeón Donostiarra*, qui lui fournit l'occasion d'approfondir davantage ses connaissances musicales. En 1933, avec la chorale, il fait ses débuts comme soliste dans une comédie lyrique espagnole en trois actes, intitulée *Doña Francisquita* du compositeur espagnol Amadeo Vives.

Nous sommes en 1934, et comme chaque année, le 30 juin, la ville d'Irún célèbre « *l'Alarde* » de San Marcial. C'est la grande fête et la ville se couvre de bérets rouges aux sons des flûtes et des tambours. Il fallait voir cette grande parade pour laquelle chaque faubourg de la ville avait sa propre formation qui défilait et qui venait ensuite se joindre aux autres en direction de la place de l'Hôtel de Ville. Mariano est impatient de retrouver son groupe. Il était vêtu d'une veste noire, d'un pantalon blanc et du béret rouge fièrement incliné sur l'oreille. C'est à cette époque qu'il connaît son premier amour. Elle se nomme Maria-Pilar, elle est jeune et jolie et elle est la cantinière de son groupe. Hélas, le beau rêve s'écroule et c'est le cœur

brisé que Mariano apprend, la triste et dure réalité : la belle cantinière est déjà fiancée. Ce fut son premier grand chagrin d'amour. C'est également l'année de ses vingt ans. Il a l'âge de la conscription. Il est exempté, mais non réformé, et par conséquent, potentiellement mobilisable à tout moment. Ce sont donc les événements de 1936, la guerre d'Espagne qui se profile à l'horizon, qui incita Gregoria, la maman de Mariano, à faire falsifier les papiers de son fils avec l'aide du secrétaire de Mairie. Mariano Eusebio González fut alors rajeuni de six ans. Et c'est ainsi que pour l'état civil, le monde du spectacle, les médias et son public, il était né le 13 août 1920 au lieu du 13 août 1914.

À part le cercle familial, très peu de personnes de son entourage connaîtront sa vraie date de naissance et jusqu'à sa mort, Mariano gardera le secret.

La guerre d'Espagne

Le 18 juillet 1936, éclate en Espagne la guerre civile. Le général Francisco Franco part à l'assaut de la République espagnole. Très vite, le conflit se répand à travers le pays et dès la fin du mois de juillet, c'est le Pays Basque qui constitua l'un des principaux fronts.

Le 15 août, la vallée de la Bidassoa est encerclée par les forces franquistes. Irún est sur le pied de guerre. Les 17 et 18 août, la ville subit une canonnade maritime de grande ampleur. Mariano et sa famille se trouvaient à Hendaye à ce moment-là. Ils avaient en effet traversé la frontière le 17 pour rendre une visite à Mariano González père qui venait de subir l'opération d'un ulcère dans une clinique de cette ville. Ne pouvant retourner à Irún, ils décidèrent de rester à Hendaye et furent accueillis par M. Echeverria, maison *Rébigó*. Dans cette demeure, ils se partagent quelque temps une humble chambre, durant les tragiques événements qui vont suivre. Chaque fois qu'il avait l'occasion de venir au Pays Basque, Mariano ne manquait jamais de venir voir, M. Echeverria, l'ami des mauvais jours.

Pendant ce temps, les combats dans Irún sont violents. Les Basques, en accord avec le régime républicain, luttent avec acharnement durant de longues et terribles journées pour sa défense. Le 24 août, la lutte s'intensifie. La ville est soumise aux bombardements terrestres et aériens.

Elle fut pilonnée sans relâche quotidiennement et de nombreux habitants se réfugient de l'autre côté de la frontière. Le 30, la bataille fait rage et l'ordre est donné officiellement à la population civile d'évacuer la ville vers la France, par les ponts d'Hendaye et de Béhobie. Le 31, l'exode se poursuit.

À partir du 1er septembre, l'offensive générale est déclenchée. Irún se retrouve sous un véritable déluge de feu déversé par l'artillerie et l'aviation, suivi de plusieurs offensives terrestres. La milice républicaine cède du terrain et partout s'accumulent des amas de décombres. L'affrontement est meurtrier et la population continue de fuir en masse en direction de la France.

La maison des González est maintenant livrée aux flammes. Depuis Hendaye, voyant de hautes colonnes de fumée s'élever d'Irún, Mariano, seul, s'élança sur le pont qui enjambe la Bidassoa et parvient au domicile familial dans l'espoir de pouvoir sauver quelques biens. Le voici, la respiration haletante, sur le *Paseo Colón* où des dizaines d'habitations sont en proie aux flammes dévorantes. Mais il est trop tard. Dans la fumée, il aperçoit la demeure qui n'est plus qu'un vaste bûcher. Horrifié, Mariano contemple sa demeure en grande partie détruite ; les débris au sol, les vitrages brisés, la façade noircie et crevassée. Mais le bruit sinistre des explosions le ramène très vite à la réalité. Il repart alors en courant vers le poste frontalier, les balles lui sifflant aux oreilles. Des flots de réfugiés passent la frontière avec lui.

La ville, complètement détruite, se trouve définitivement occupée par les troupes franquistes le samedi 5 septembre 1936. Mariano et sa famille ne possèdent désormais plus rien et leur pays est en guerre. Désorienté, il pense vivre un cauchemar avec les siens en assistant à ce tragique événement. Les González décident alors de quitter Hendaye sans plus attendre. Ils souhaitent retourner s'installer à Bordeaux et sont aussitôt autorisés à remonter vers la capitale girondine par leurs propres moyens. À Bordeaux, ils obtiennent des emplois et sont hébergés par la famille Michelena, des amis basques, au n° 26, *rue Permentade*.

Mais Mariano ne suit pas ses parents. Il va se laisser piéger, malgré lui, dans le flux d'une vague migratoire de fugitifs espagnols en gare d'Hendaye. Pris en charge par la Croix-Rouge internationale et évacué avec

les autres, Mariano se retrouve dans un convoi de combattants républicains en déroute, ayant pour destination Barcelone.

Ce train devait, en effet, conduire les défenseurs d'Irún, soit environ un millier de miliciens, vers la zone républicaine du nord-est de l'Espagne, en Catalogne, pour continuer le combat. Le convoi ferroviaire s'ébranla et prit la direction de Perpignan en passant par Bayonne, Tarbes et Toulouse. Arrivé en gare de Toulouse, le train fut ravitaillé. Mariano reçut alors une faveur spéciale de la Providence en voyant arriver dans son wagon un membre de la Croix-Rouge qui n'est autre que sa cousine Ramirez. Chargée de distribuer des vivres, elle reconnaît aussitôt Mariano, le fait descendre du train à l'insu du chef de convoi et le cache dans la gare. Un peu plus tard, elle revint récupérer son cousin et l'emmena au centre-ville de Toulouse, *rue de la Chaîne*, dans une maison où résidaient déjà quelques réfugiés espagnols.

Il est là et il y reste. Et pour subsister et continuer à vivre malgré des conditions difficiles, Mariano va exercer à Toulouse divers emplois intermittents, comme apprenti ouvrier dans une entreprise du bâtiment ou garçon de café. Mais ce nouvel apprentissage est bien loin de le fasciner et le projette vers l'inconnu. Il pense que sa vraie vie est ailleurs. Il attend son heure.

Euskal abesbatza d'Eresoinka

La guerre civile a plongé l'Espagne dans l'horreur. Rapidement, le peuple basque se range aux côtés des milices républicaines pour former un front de résistance anti-franquiste. José Antonio Aguirre, chef du parti nationaliste basque espagnol, décide de former un gouvernement autonome basque dont il devient le Président au mois d'octobre 1936. Aguirre veut lutter de toutes ses forces contre les rebelles fascistes de Franco. Il créait une association artistique qu'il utiliserait comme un instrument de propagande pour la cause du peuple basque. Passionné de musique, son idée était de créer un ensemble musical composé d'une grande chorale, d'un groupe de danseurs et de musiciens. C'est donc dans cet esprit que José Antonio Aguirre concrétise son projet en donnant naissance à un Chœur national basque qui est baptisé *Eresoinka*.

Le 22 août 1937, le Président Aguirre fait appel au réputé maestro basque Gabriel Olaizola, assisté de José Etchabe, un vétéran aguerri des chorales, pour mettre sur pied cette grande formation et la diriger. Rapidement, la question du lieu de ralliement est posée et comme il est absolument hors de question de rester en Espagne, c'est le petit village de Sare, non loin de la frontière espagnole, qui est choisi. Ils furent tous rassemblés dans leur village adoptif dès la première semaine de septembre. Le Maire et les habitants les accueillent chaleureusement et des logis sont aménagés au sein de diverses familles ou à l'hôtel.

Mariano vient de quitter Toulouse. Il y resta un an. Il a été contacté par des compatriotes basques et c'est en ce début du mois de septembre 1937 que Mariano trouve l'opportunité de rejoindre la grande chorale nouvellement arrivée à Sare. Il est hébergé dans une petite chambre meublée.

Cet ensemble – vocal et chorégraphique – compte 102 artistes mixtes, tous des exilés basques espagnols. C'est le Maître de musique Gabriel Olaizola qui dirige le chœur. Beaucoup plus qu'une simple chorale, elle représente le symbole de la paix et la mémoire vivante des tragiques événements de la guerre civile espagnole. Attachée à des valeurs, *Eresoinka* c'est également la figure emblématique et identitaire du patrimoine culturel basque. Ce sont des femmes et des hommes de cœur et de convictions, qui veulent honorer leur culture et la faire connaître en chantant la paix et l'espoir à travers toute l'Europe. Outre les danseuses, danseurs et musiciens, 63 choristes, en majorité amateur, et dans lesquels on trouve une sélection, classée par catégorie, des plus belles voix des provinces basques espagnoles : des sopranos et des altos, pour les voix féminines, et des ténors, barytons et basses, côté messieurs. Parmi ces voix, une soliste classée seconde alto nommée Pepita Embil, future mère d'une autre future grande voix : le célèbre ténor Plácido Domingo.

Dans le pupitre des ténors, Mariano est catégorisé comme second ténor. Au sein de cette communauté, il perfectionne ses connaissances dans le chant avec un répertoire riche et varié. Les répétitions ont lieu dans la grande salle, au rez-de-chaussée d'une très ancienne ferme Labourdine du village qui, à l'époque, était à l'abandon. Aujourd'hui, cette maison du XVI^e siècle appelée *Ihartze Artea* – et classée monument historique – a été